



# Le Belvédère



## de Saint-Nicolas

Bulletin du Prieuré Saint-Nicolas

21T, rue Sainte Colette  
54500 Vandœuvre-lès-Nancy  
09 75 64 56 83 - 54p.nancy@fsspx.fr

N° 149 - Octobre 2024

### Editorial

Il est parfois des dévotions qui se perdent dans la suite des âges et qui nous semblent comme « passées de mode. » Et pourtant, à se pencher un peu sur la somme d'exemples qu'ils nous ont laissée et sur ceux qui les ont invoqués, on aurait de quoi rougir d'avoir laissé ces saints dans l'oubli. Nous voulons léguer

le meilleur à nos enfants, alors arrêtons-nous à considérer les descendants de Bacchus et Lientrude, une famille patricienne du IV<sup>ème</sup> siècle, puisque tous leurs enfants sont des saints. On compte parmi eux saint Euchaire (fêté le 22 octobre à Nancy et le 27 à Saint-Dié), saint Elophé (fêté le 16 octobre), sainte Libaire (fêtée le 8 octobre) et sainte Menne (fêtée le 3 octobre), sainte Suzanne (fêtée le 11 octobre). On leur ajoute parfois sainte Ménehould (14 octobre), sainte Ode (23 octobre) et sainte Gontrude (6 octobre). Nous avons ici les noms des martyrs les plus connus qui, tous fêtés en octobre, sont les premiers martyrs de Lorraine. Si les cinq premiers sont certainement frères et sœurs, les suivants leurs sont liés au moins par le martyre et par d'autres liens spirituels ou domestiques.

Comme dans le précédent bulletin, avec saint Clément de Metz, empruntons quelques considérations au Père Hyacinthe Maréchal O.P. « Euchaire, Elophé, Libaire, Menne et Suzanne : des noms à retenir, des sortes d'ambassadeurs de la Lorraine : Dagobert, dans une charte à l'Eglise de Toul, mentionne que si la place de Liverdun a échappé aux Vandales

deux cents ans plus tôt, elle le doit à saint Euchaire, dont elle possède les reliques — et d'autre part Cologne qui doit à saint Gérard, Evêque de Toul, de posséder depuis l'an 965 des reliques de saint Elophé, a offert à Saint-Dié, après la destruction de sa cathédrale

en 1944, un fragment important de ces reliques. Commençons par retenir une date : 362. C'est celle de nos saints martyrs quoiqu'à des jours et en des lieux différents. Le chiffre de 2200 martyrs est rapporté par les traditions les plus tenaces ».

Il n'y a pas que dans la mort du saint apôtre de Paris, saint Denis, que le martyr a ramassé sa tête. Saint Euchaire, saint Elophé et sainte Libaire l'on fait également. « La décapitation d'Euchaire eut lieu, vers le 20 octobre, au confluent de la Meurthe et de la Moselle, dans les environs de Pompey. Mais après son martyre, le saint prit dans ses mains sa tête ensanglantée, couvrit un peu plus d'un kilomètre et s'affaissa aux approches de Liver-

dun, où il fut enseveli. L'emplacement où il fut exécuté s'appela longtemps le champ des Tombes ». À l'endroit de la décollation de son frère, saint Elophé, existe une chapelle nommée Sainte-Epéote (ce qui signifie épée). La chronique du martyr de saint Elophé nous dit que « le corps du martyr se leva, prit entre ses mains sa tête et la porta sans heurt durant un mille, puis il gravit la colline au sommet de laquelle il avait voulu son tombeau ». Le Père Maréchal nous invite à un pèlerinage sur les traces du saint martyr, tant la piété a laissé de vestiges

## Octobre rouge



### La tête dans les mains

**2200 martyrs**

de ses dernières actions : « Voici, 700 mètres plus loin, la fontaine où dans sa marche funèbre le saint s'est arrêté — pour laver sa tête, précisent certains. Voici ensuite « la reculée », le rocher qui s'est ouvert miraculeusement pour dérober saint Elophe aux satellites à sa poursuite afin de brûler son corps. Cachez toute provisoire et temporaire cependant, car voici que notre saint continue quelques mètres et s'assied sur une pierre blanche et plate qu'on appelle : la chaire de saint Elophe. C'est là que finalement il rend le dernier soupir. Au cours du récit dont je viens de vous donner un pâle résumé, continue le Père Maréchal, le chroniqueur s'exclame : « si vous ne croyez pas à ma parole, allez sur place et voyez les monuments ». Oui, allez à Soulosse-Saint-Elophe. Si vous êtes sensible au langage des monuments, vous les entendrez chanter un temps où les fontaines, les rochers, les collines s'animaient pour qu'éclatât aux yeux des hommes, à jamais, la gloire du sang versé pour la foi et le triomphe des vaincus de ce monde ».

Si les hommes de cette famille sont étonnants dans leur triomphe, les femmes le sont peut-être encore davantage. De sainte Suzanne on ne sait que peu de choses, sinon qu'elle est morte martyre, tout comme sainte Libaire, mais ce n'est pas le cas de sainte Menne. Cette dernière avait le vif désir de se consacrer à Dieu par le vœu de virginité, cependant son père s'y refusait. Un miracle servit à le convaincre, car un ange vint du ciel remettre à sainte Menne le voile de vierge consacrée (comme le montre le tableau de l'église de Deycimont présenté ci-contre).

Sainte Libaire s'était aussi consacrée à Dieu par le vœu de virginité entre les mains de son frère Euchaire. « Elle n'a lu que de bons livres et toutes ses journées étaient rythmées par la prière, les soins du ménage, les longues séances, au milieu de la nature qu'elle aimait beaucoup, pour filer la quenouille et garder ses troupeaux. Si douce et réservée qu'elle fût, elle (...) déclara que répondre à l'invitation du César Julien : vouer un culte à l'Empereur et adorer les dieux, c'était une sottise inqualifiable. » Arrêtée, on la somme de sacrifier... « Qu'à cela ne tienne, Libaire, de sa quenouille, touche la statue d'Apollon qui, instantanément, est réduite en poudre ; elle fiche ensuite en terre quenouille et fuseau : ils se chargent d'une ravissante verdure. A ce spectacle, 400 païens se convertissent sur-le-champ ; ils sont massacrés séance tenante. Vient



alors le tour de Libaire : on la conduit à la seconde borne militaire, à 600 mètres de Grand. On lui tranche la tête. Stupeur générale ! la Vierge se lève de terre, recueille sa tête entre ses mains, s'avance jusqu'au centre de la cité, lave son chef sanglant à la fontaine, s'affaisse et meurt. Aussitôt une commotion violente secoue la terre, ébranle dangereusement les édifices. Tous se s'écrient : « Il est grand le Dieu de Libaire qui opère de tels prodiges et cette vierge héroïque était visiblement chère à son cœur ».

Comme on peut le voir sur la page suivante, les lieux de culte consacrés à ces saints sont nombreux et le seul exemple de sainte Libaire est suffisamment éloquent. Grand comptait trois chapelles pour vénérer le lieu du martyre de la sainte et son culte se répandit jusque dans les diocèses de Strasbourg, Arras et Meaux ! Le grand Bossuet lui-même vint quérir de ses reliques pour une paroisse de son diocèse. « Il y a mieux cependant. Si vous êtes allés à Do-

## De Meaux à Domrémy

mrémy, vous avez pu constater, en contemplant le panorama qui s'étend sous vos yeux, que l'église du village de Saint-Elophe est parfaitement visible à l'horizon. Grand n'est pas loin non plus. Une jeune fille comme sainte Jehanne d'Arc, ouverte aux dévotions lorraines et aimant à pèleriner, pouvait-elle se contenter de regarder de loin ces sanctuaires ? Lorsqu'elle résida à Burey-en-Vaux, chez son oncle Durand Laxart, serait-ce trop de supposer qu'elle se rendit souvent, comme de coutume, à l'église paroissiale consacrée à sainte Libaire ? Et au cours de son procès, quand elle déclare qu'elle invoque souvent *les Saints du Pays*, quels peuvent-ils être ces saints, sinon ceux qui nous ont occupés ? Oui, ils étaient là, à côté de saint Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, peuplant ses visions. Elle les priait ; ils l'encourageaient à son rude devoir, ils la consolait dans l'épreuve. C'était, c'est toujours leur mission. »

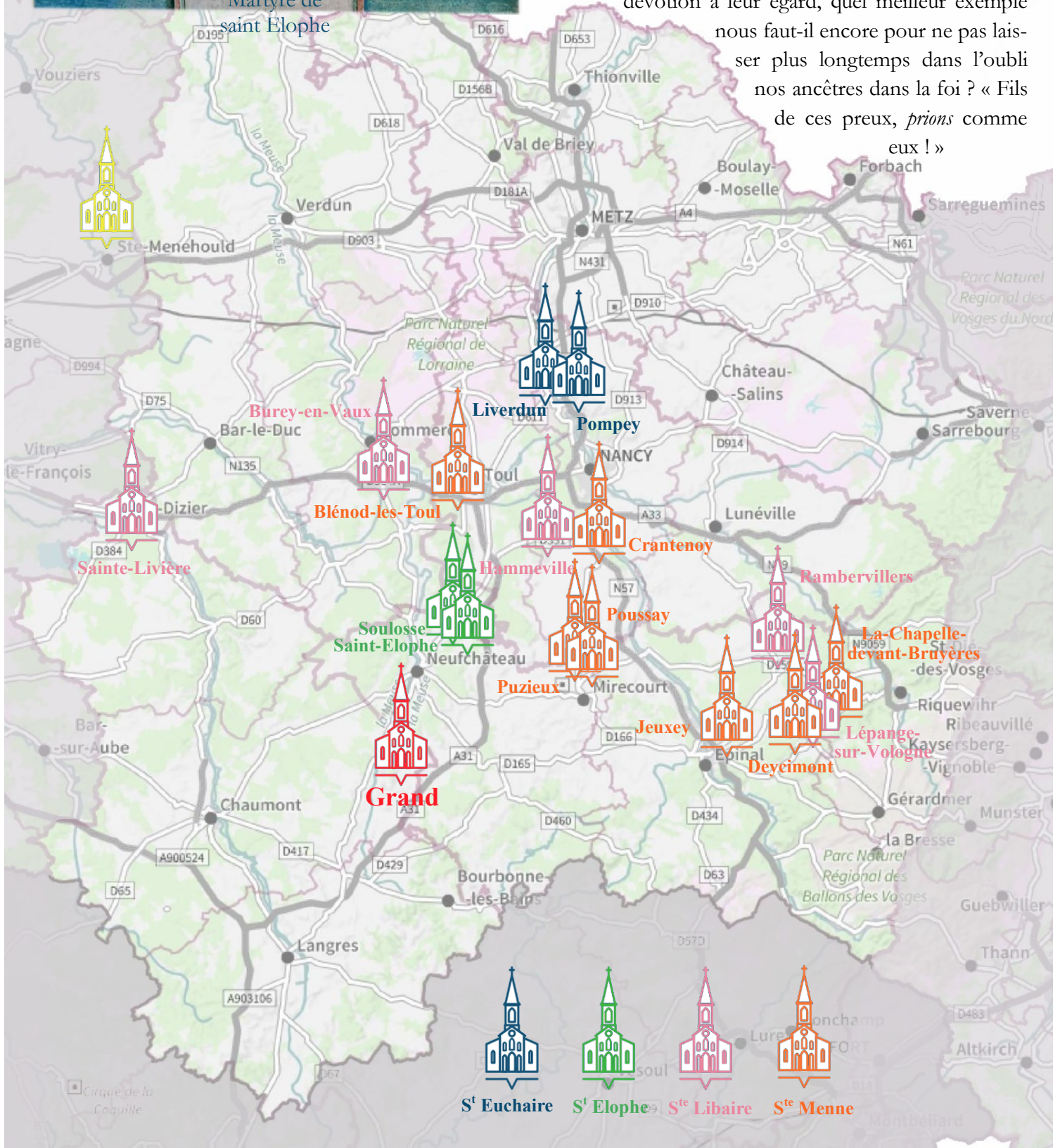
La Toussaint ouvrira le prochain mois. Qu'elle nous soit une occasion de mieux connaître les protecteurs et les devanciers que la Lorraine compte au Ciel ! Puissent ces lignes nous aider à les invoquer, à perpétuer le culte que la réforme du calendrier de 1955 a presque fait disparaître. Saint Euchaire, saint Elophe, sainte Libaire, sainte Menne, sainte Suzanne, saintes Ménehould, Ode et Gontrude, priez pour nous !

Abbé Grégoire CHAUVET



Martyre de saint Elope

Le Sud de la Lorraine est constellé de lieux de culte dédiés à nos saints martyrs. Sans compter les fontaines et les calvaires, voici une carte de vos possibles pérégrinations sur leurs traces et auprès de leurs reliques. Même si la dévotion à leur égard a dépassé les frontières des diocèses lorrains, l’empreinte laissée par leur vie et les circonstances de leurs martyres reste particulièrement accessible malgré l’ancienneté des faits. Depuis ces âges reculés la piété de nos pères a entretenu cette héritage de foi et de courage qu’ils nous ont légué. Si Bossuet et sainte Jehanne d’Arc ont eut de la dévotion à leur égard, quel meilleur exemple nous faut-il encore pour ne pas laisser plus longtemps dans l’oubli nos ancêtres dans la foi ? « Fils de ces preux, *prions* comme eux ! »



-   
**S<sup>t</sup> Euchaire**
-   
**S<sup>t</sup> Elope**
-   
**S<sup>te</sup> Libaire**
-   
**S<sup>te</sup> Menne**

## Notre vie chrétienne, comme un rosaire

Ce mois d'octobre, comme chaque année, nous permet de redonner ferveur à la récitation de notre chapelet. Celui qui n'a pas l'habitude de le prier se donne comme résolution de s'y mettre, au moins en se fixant pour but la récitation de quelque dizaine quotidienne. L'autre, déjà plus habitué, sachant que la récitation d'un chapelet entier, voire du rosaire quotidien, lui sera profitable, fait preuve de cette générosité inspirée par la grâce. Un troisième s'efforcera de mieux contempler les mystères, car là est le formel de cette dévotion voulue par le ciel...

Les mystères, nous les contemplons, nous en cherchons la grâce spécifique. Pour nous aider, nous pouvons établir une comparaison entre les trois séries de mystères, joyeux, douloureux et glorieux, et les trois états de la sainte Eglise catholique, qui est militante, souffrante, puis triomphante. En d'autres termes, nous pourrions dire que les mystères du rosaire sont militants, souffrants et triomphants.

Les mystères du rosaire sont avant tout joyeux, car nous appartenons par notre baptême à une Eglise militante. Dieu nous donne la grâce, ici-bas de combattre pour sa gloire, et ainsi de préparer notre vie éternelle bienheureuse par les mérites de la vie terrestre. Tout cela n'est pas dénué de joie. Bien entendu, les épreuves ne manquent pas, le saint homme Job nous avait prévenu en nous disant que « la vie de l'homme sur terre est un combat ». (Job VII, 1) Il fait écho à l'affirmation du Sage : « Si tu veux entrer au service de Dieu, prépare ton âme à la tribulation. » (Ecclésiastique II, 1). Mais joie ne veut pas dire béatitude, encore moins euphorie. Nos joies d'ici-bas ne sont et ne seront jamais plénières, Dieu seul pouvant nous combler. Elles sont teintées de gravité, car le combat spirituel est chose importante.

Alors, nous contemplons les joies remplies d'épreuves de la sainte Famille, à travers les mystères joyeux du rosaire. L'Annonciation est une grande nouvelle qui réjouit l'humanité entière, plongée dans les conséquences terribles du péché originel et dans l'attente du Sauveur promis. Mais si chaque future maman envisage la venue de son petit avec de légitimes inquiétudes, combien plus la Mère de Jésus qui va devenir Mère du Sauveur a-t-elle de raisons, connues par elle



dans l'Écriture, de s'inquiéter pour Celui qu'elle va mettre au monde. Cela ne l'empêche en rien de se soucier de sa proche parente, sainte Elisabeth, et de lui porter joyeusement secours. Mais on peut imaginer que cette vieille cousine, aussi sainte soit elle, ne devait pas forcément être facile à vivre tous les jours, elle qui découvrait dans son âge avancé les tribulations d'une naissance à venir ! Nous devinons aisément les peines de Marie et Joseph à l'heure de la venue de Jésus en notre monde, alors qu'ils sont éloignés dans une ville de Bethléem qui veut leur rester étrangère. La pauvreté a ses angoisses, en notre vie militante de la terre, et Jésus a voulu commencer lui comme tous les pauvres, par cela. Le quatrième mystère joyeux met bien en avant l'aspect militant de la vie sur terre, puisqu'à cette occasion est rappelé à Marie qu'elle aurait beaucoup à

souffrir avec son fils Jésus : « Un glaive transpercera votre cœur » lui dit le vieillard Siméon (Luc II, 35). Et pour finir, nous pouvons imaginer l'angoisse de Marie et Joseph, bien exprimée dans la contemplation du cinquième mystère joyeux : la joie du recouvrement de l'Enfant Jésus a coûté bien cher à sa très sainte Mère...

Les mystères douloureux expriment sans doute encore plus clairement la partie de l'Eglise catholique à laquelle ils se réfèrent. Les souffrances de Notre Seigneur, exprimées et détaillées par les cinq mystères douloureux, ont pour but unique d'obtenir notre salut par le rachat à prix fort de nos âmes. Leur méditation doit nous encourager à réaliser combien il est nécessaire que chacun de nous s'unisse à Jésus souffrant, pour collaborer à cette œuvre de notre propre rédemption, mais également pour devenir des âmes de réparation. Et si nous ne comprenons pas ici-bas cette nécessité, nous le comprendrons dans la douleur, comme l'expérimentent les saintes âmes du Purgatoire, l'Eglise souffrante de l'au-delà, si unie à la sainte Passion de son chef Jésus-Christ.

C'est un apparent paradoxe : si les mystères joyeux sont teintés de peines, les mystères douloureux ne sont pas sans joie. Notre vie chrétienne, plus elle est unie à Jésus, et Jésus sur la Croix, dans un grand esprit de foi, nous met dans la joie, car nous savons qu'alors nous faisons un avec Jésus, dès ici-bas et en vue de l'au-delà. Faire un avec la Passion de Jésus, c'est le chemin le plus direct vers le Ciel, et ce chemin direct nécessite de ne pas trop s'égarer du côté du Purgatoire. « Ad lucem per crucem » : vers la lumière, par la croix ! Sinon, la souffrance n'a pas de sens. La contemplation des mystères douloureux nous portera à grandir dans cet esprit

de foi qui met en lumière tout le plan du salut et de la création.

Finalement nous portons avec notre rosaire nos regards vers le ciel et sa gloire, c'est là que les membres saints de l'Eglise reçoivent la récompense espérée. Saint Paul l'affirme : « Le Seigneur, le juste juge, me remettra la couronne au jour du jugement, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui auront aimé son avènement. » (II Timothée IV, 7-8). Pour nous remettre sans cesse cette couronne sous les yeux, notre rosaire s'achève par la contemplation de la couronne de Jésus ressuscité et monté aux cieux, puis celle de Marie qui avait suivi Jésus sur le chemin du Calvaire et mérite de partager sa gloire. Et là notre contemplation prend tout son sens, car à notre tour nous devons imiter Marie et suivre Jésus jusqu'au terme du Ciel.

Là est tout l'enjeu de notre prière : contempler des modèles, demander les grâces nécessaires pour ensuite imiter courageusement ces modèles dans notre quotidien. Le chapelet n'a ainsi rien de monotone, il s'incarne dans notre vie de chaque jour, il nous intègre toujours plus dans la vie de l'Eglise tripartite. Voulons-nous être d'Eglise ? Soyons du rosaire ! Nous ne mesurons pas assez combien est grande la grâce de l'appartenance à l'Eglise, qui est, selon l'expression du grand Bossuet « Jésus-Christ répandu et communiqué » (Pensées Chrétiennes et Morales). Quoi de mieux que cette dévotion d'Eglise qu'est le chapelet, dont la récitation a été encouragée par tant et tant de papes, pour mieux nous faire entrer dans l'Eglise militante, prier pour et avec l'Eglise souffrante, espérer la gloire du Ciel avec toute l'Eglise triomphante ?

Abbé Benoît KNITTEL

## Un retour aux sources

Permettez-moi, pour ce dernier article sur les sanctuaires mariaux, d'aborder une dévotion qui m'est chère. Il se veut être, sans trop de prétention ni chauvinisme, un cantique d'action de grâce à Notre Dame pour tous les bienfaits accordés à notre pays, doublé d'un chant d'amour pour une région et surtout pour une ville, parmi les dernières ratta-



chées au royaume de France. Son histoire, son peuple, sa géographie, donnent un caractère tout particulier à cette merveilleuse région que l'on ne quitte qu'avec les larmes aux yeux.

En 1787, alors que la monarchie brillait de ses derniers feux, un épistolier écrivait : « *Il n'y a pas un Français qui n'ait entendu vanter Lille : on parle de cette ville comme l'une des plus belles de la France, et l'on a raison... J'ai remarqué qu'on ferait de cette ville une des plus belles*

du monde entier sans toucher au corps d'un seul bâtiment, sans abattre, sans construire, ni réparer une seule maison. Presque toutes sont bâties en briques et les croisées sur la rue sont séparées par des pilastres dont les encadrements sont en pierre de taille ou pierre de grès, très singulièrement sculptées : cette sorte de luxe des anciens Flamands mérite d'être conservée ; il donne à leurs bâtiments, un air d'antiquité qui plaît, et une longue suite de ceux-ci, ornés de cette bigarrure, offre un coup d'œil très agréable... » Il faut bien avouer que la Révolution, la modernité, les deux guerres mondiales et une maire socialiste ont fait des coupes claires dans ce tableau idyllique, mais croyez-moi, il vaut encore la peine d'aller le contempler et y flâner, en toute saison ! Ce n'est pas pour rien que Lille fut la ville de France la plus assiégée, tout le monde la voulait pour soi. Bien que françaises après la Guadeloupe, les Flandres sont une couronne posée au septentrion de notre beau pays, et Lille le joyau qui lui donne toute sa splendeur.

Dans le jardin fécond des libéralités mariales, existe une fleur peu connue et pourtant si belle : Notre-Dame de la Treille. C'est en 1066 que commence son histoire. Le comte Baudouin V de Flandres venait tout juste de donner à la ville de Lille une importance grandissante par l'aménagement de la Deûle en canal, permettant le commerce du blé, poussant en abondance dans les plaines environnantes, et des draperies célèbres des grandes villes des Flandres comme Gand et Bruges. Le comte fit don à la ville d'une statue de pierre blanche représentant Notre Dame assise en majesté, tenant un sceptre dans la main droite et l'Enfant Jésus sur le bras gauche. Cette statue fut placée dans l'église Saint-Pierre, nouvellement construite, et entourée d'une treille en bois doré, d'où son nom. Pour montrer le lien indissoluble qui devait unir la ville à Notre Dame, Baudouin V la nomma *Insula Civitas Virginis*, l'île de la cité de la Vierge, reprenant son vieux nom romain. Très vite, les bienfaits de notre Mère du Ciel se mirent à pleuvoir sur les habitants.

Quelque 150 ans plus tard, peu de temps avant la bataille de Bouvines (1214), Lille fut presque entièrement détruite par les armées de Philippe Auguste. L'église Saint-Pierre fut parmi les premiers bâtiments à être reconstruits afin de rendre à la statue, préservée de la destruction, sa place d'honneur. Une telle marque de vénération ne pouvait rester sans réponse. Le 2 juin 1254, alors que les Lillois se pressaient en foule autour



de leur Patronne céleste avec nombre de malades et d'infirmes, se produisit un évènement extraordinaire. Il pourrait, d'ailleurs, passer pour incroyable si les témoignages n'avaient été aussi nombreux : tous furent guéris. Se réalisait à nouveau la parole de Notre Seigneur : « Les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent. » La nouvelle se propagea rapidement et les quémandeurs d'une faveur mariale se firent toujours plus nombreux. Le prodige se prolongea pendant plusieurs jours. Mais si les miracles diminuèrent peu à peu en nombre, cela n'entama pas sa réputation de statue miraculeuse. L'évêque de Tournai diligenta une enquête qui reconnut cinquante trois miracles au cours de ce mois de juin. Une fête nouvelle fut instaurée, rehaussée par une procession solennelle faisant tout d'abord le tour de l'église, puis celui de la ville à partir de 1259. Déjà existante, la confrérie, dite de la Charité Notre-Dame, acquit une telle renommée que les plus grands noms voulurent s'y faire inscrire : saint Louis, d'autres rois de France, mais aussi des rois d'Espagne comme Philippe II, des empereurs d'Autriche comme Charles Quint, mais également les ducs de Bourgogne comme Philippe le Bon, de sinistre mémoire pour les dévots à sainte Jehanne d'Arc, qui eut cependant le bon goût d'établir le patronage de Notre-Dame de la Treille sur l'ordre chevaleresque de la Toison d'or, nouvellement fondé.

Au début des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècle, on put assister à de nouvelles vagues de miracles. La première correspondit aux débuts de la Réforme protestante, comme une riposte du Ciel à l'hérésie naissante ; la seconde fut la délicate réponse céleste à la consécration de Lille, puis de Tournai, et enfin du diocèse tout entier à Notre Dame. D'ailleurs, les deux centennaires de 1654 et de 1754 furent célébrés avec un faste extraordinaire.



Malheureusement, les Lumières commencèrent à assombrir cette dévotion mariale. On moquait un peu partout les processions, les dévotions, les pèlerinages et les miracles. Le nombre de ces derniers baissa en même temps que l'honneur rendu à Notre Dame. Il n'y eut même pas un sursaut lorsque l'église Saint-Pierre fut transformée en entrepôt puis en parc à moutons à la Révolution. Mais elle ne fut pas sauvée pour autant. Un entrepreneur racheta l'église, la détruisit et vendit les pierres. En quelques semaines, huit siècles d'honneur et de gloire furent réduits à néant. La statue fut laissée parmi les gravats, et la treille en métal doré disparut. Un siècle nouveau naissait, sans histoire, sans passé, faisant table rase de tout ce qui lui avait permis d'exister.

Heureusement, un homme parvint à sauver la statue. Ce sauvetage ne fut pas sans risque, mais poussé par son amour il parvint à négocier, pour quelques sous, le rachat de ce « débris sans valeur ». Malgré sa restitution au clergé lillois en 1803, la statue resta dans l'oubli.

Ce fut un châtement du Ciel, le choléra, qui la sortit de l'ombre. En 1832, ce fléau avait déjà frappé Paris de plein fouet et la Médaille miraculeuse circulait dans toutes les mains, distribuée par les Filles de la Charité. A Lille, cet exemple rappela au curé de l'église Sainte-Catherine qu'il possédait dans un recoin une statue miraculeuse. Il eut l'idée de confier ses ouailles à Notre-Dame de la Treille et promit de lui rendre sa place d'honneur si elle étendait à nouveau sa protection sur la ville. Si ce fut la terreur de la maladie qui poussa les habitants à se jeter, suppliants, aux pieds de la statue, il n'en reste pas moins qu'ils retournèrent leur cœur vers Celle qui les avait déjà sauvés tant de fois. Et le choléra reflua. La statue fut, par la suite, portée solennellement à l'autel de la Vierge, des médailles à son image furent frappées, et la Confrérie de Notre-Dame rétablie. En 1854, septième centenaire du miracle, année de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, la procession traversa la ville. A cette occasion, les Lillois firent le vœu d'élever un sanctuaire propre à Notre-Dame de la Treille. Le chantier débuta immédiatement, sous l'impulsion de Philibert Vrau, grand industriel catholique lillois, et prit



tout de suite l'apparence d'une cathédrale. Pourtant, Lille n'était pas encore un diocèse, ses paroisses dépendaient de l'archevêché de Cambrai. Initiée sous le roi Louis XVI, bloquée par la Révolution et les désordres qui s'en suivirent, son érection comme siège épiscopal ne se fit qu'en 1913 par le saint pape Pie X. Celui-ci avait déjà accordé, en 1904, au bâtiment alors en construction

le titre de basilique mineure. La construction, arrêtée par la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, fut reprise entre-deux-guerres, puis de nouveau interrompue. Elle ne fut terminée qu'en 1999, après 150 ans de construction, par l'ajout d'une façade du plus mauvais goût. Petite anecdote pittoresque pour finir sur une note positive : la cathédrale Notre-Dame de la Treille est la seule église au monde dont le clocher fut construit bien avant la fin du chantier. Dans une région de beffrois, il était impensable que les cloches, livrées dès 1874, restent inactives jusqu'à la construction des deux tours prévues initialement. Aussi, un campanile de 35 mètres fut construit à la hâte. On y installa les six grosses cloches et un carillon composé, lui, de quarante-deux cloches. Elles s'y trouvent toujours car les tours-clochers ne furent jamais construites.



Ainsi se clôture la suite d'articles sur les sanctuaires mariaux. A partir du mois de novembre, nous irons un peu plus au sud, les mauvaises langues diront « plus au soleil », à Rome afin de préparer le jubilé de l'année prochaine. Nous flânerons aussi dans ses rues à la suite d'autres personnages illustres, afin de respirer les « Parfums de Rome ».

Abbé François BRUNET de COURSSOU

# Saint Michel à Domrémy



Le pèlerinage à Domrémy, qui a eu lieu le 29 septembre 2024, a rassemblé cette année près de 500 personnes. Une belle édition marquée par deux accidents de voiture qui nous ont fait éprouver la protection des anges : tout le monde est indemne !

## Dates à noter :

- ◆ Pèlerinage du Christ-Roi à Lourdes les 26, 27 et 28 octobre
- ◆ Saint Nicolas, fête du prieuré le dimanche 8 décembre

## Messes dominicales du prieuré (en principe)

10h30	10h00	17h00	9h00	3 <sup>ème</sup> dimanche 17h00
Chapelle du Sacré-Cœur 65, rue du Maréchal Oudinot 54000 NANCY	Chapelle Saint Roch 94, rue du Maréchal Foch 57130 ARS-sur-MOSELLE	Chap. de l'Annonciation 22, avenue Irma Masson 52300 JOINVILLE	Chap. du Sacré-Cœur 41, rue de la filature 88460 CHENIMENIL	Eglise Saint Martin 55160 LES EPARGES

## Pour aider l'apostolat en Lorraine

Vous pouvez faire un don :

- ◆ Par chèque  
à l'ordre du *Prieuré Saint-Nicolas*
- ◆ Par l'enveloppe du denier du culte dans la quête
- ◆ Par virement (cf. ci-contre)

Un reçu fiscal vous sera adressé sur demande.

Le compte à créditer est le suivant :

Titulaire : FSSPX PRIEURE ST.-NICOLAS-NANCY  
Code Banque : 30002 Code Guichet : 05922 Compte n° 0000079346V  
Clef RIB : 45  
Domiciliation : ESDC BDI PARIS OPERA 04865  
IBAN : FR37 3000 2059 2200 0007 9346 V45 BIC : CRLYFRPP

